

LA CHRONIQUE DE FABIENNE PASCAUD

TT

La Bonne Ame du Se-Tchouan

Tragi-comédie épique

Bertolt Brecht

| Mise en scène

Jean Bellorini | 3h

| Jusqu'au 15

décembre, Ateliers

Berthier, Paris 17^e

| Tél. : 01 44 85 40 40.

TT

Pantagruel

Théâtre musical

Rabelais

| Mise en scène

Benjamin Lazar

| 1h40 | Jusqu'au

30 novembre,

Athénée-Théâtre

Louis-Jouvet, Paris 9^e

| Tél. : 01 53 05 19 19

| Puis du 14 au

18 janvier au CDDB

de Lorient, et

du 18 au 21 février

au Théâtre des 13 vents, à Montpellier.

A 32 ans, dans un monde du théâtre quelque peu sec, Jean Bellorini garde une fibre généreusement, ambitieusement populaire. Jean Vilar et Ariane Mnouchkine ne renieraient pas celui qui donne avec chaleur aux grands textes du répertoire toutes leurs chances de parvenir au plus large public. On l'a découvert dans Hugo (*Tempête sous un crâne*, en 2010), puis dans Rabelais (*Paroles gelées*, en 2012), le voilà qui, dans une même logique de théâtre politico-poétique, teinté de lyrisme comme de philosophie, s'attelle à *La Bonne Ame du Se-Tchouan*, de Bertolt Brecht. On n'aborde plus guère aujourd'hui les fables épiques du promoteur de la distanciation : ce fameux jeu sans pathos mais avec recul et distance, censé favoriser la réflexion du public. Semblerait-il trop didactique ? Bellorini et sa talentueuse bande d'acteurs (on est heureux d'y retrouver Danielle Ajoret, Claude Evrard, Med Hondo et, dans le rôle-titre, l'épatante Karyll Elgrichi) plongent à pieds joints dans l'émotion. Et, contre tout présumé brechtien, stimulent ainsi la réflexion. D'autant mieux qu'elle est loin d'être univoque, cette *Bonne Ame du Se-Tchouan*, composée de 1938 à 1942, alors que Brecht fuit le nazisme de Danemark en Finlande et jusqu'aux Etats-Unis. On y découvre d'abord combien les dieux peinent à trouver dans ce misérable coin de Chine une âme portée à la bonté envers ses prochains. Et quand ils la dénichent enfin via une modeste prostituée, Shen Té (les références à l'Évangile persistent...), quand ils lui donnent mission de générosité, Shen Té se trouve condamnée à se dédoubler. Pour faire face aux pauvres, aux exclus, aux oubliés, qui peu à peu l'assaillent puis l'exploitent et l'acculent à la ruine, il lui faut se métamorphoser régulièrement en manager intraitable, monsieur Shui Ta, prétendu cousin qui dirige ses affaires et rétablit l'ordre...

Pour faire le bien dans un monde où les dieux sont impuissants, quasi absents et plutôt indifférents, il faut donc se résoudre à faire le mal. Pour conjurer le mal omniprésent, adopter ses armes mêmes. Attendait-on cette pensée désabusée et paradoxale du communiste Brecht ? On ne s'étonnera pas qu'à la fin de la pièce retentisse le sinistre « *Au secours !* » de Shen Té, abandonnée à ses responsabilités... Jean Bellorini a en effet supprimé l'épilogue, plus apaisant, comme il a réduit les trois dieux du texte à un seul, encore plus lunaire et hésitant. Dans un espace de nulle part à l'éclairage crépusculaire claquent sans fin les tabliers métalliques colorés d'espèces de garages ou de pseudo-boutiques ou logements. C'est Macha Makeïeff qui signe les costumes d'une troupe de paumés aux allures d'éternels Deschiens. Et la fable sur l'impossibilité d'être une bonne âme dans un monde voué au mal se déroule peu à peu comme une courageuse et bouleversante épopée aux accents d'un piano qui alterne Bach et Schubert, transforme la troupe en chorale entre deux scènes.

Flirtant avec le cabaret, le bastringue, la magie, le spectacle suggère les lendemains qui ne chanteront pas et des désespérances qu'on ne soupçonnait pas. Mais l'énergie à les affronter apporte ici on ne sait trop quels plaisirs et joie. Comme dans ce *Pantagruel* que met en scène Benjamin Lazar avec un seul – mais phénoménal ! – comédien, Olivier Martin-Salvan, entouré de deux musiciens. Bellorini, lui aussi, avait monté Rabelais (1483-1553) et, comme Lazar, avait su nous faire entendre combien notre langue s'est nourrie de l'inventivité, de la matérialité et de la sensualité de celle du prêtre-médecin-écrivain. Et notre pensée, de son imaginaire, de sa folie, de son humanisme. Dans un espace sombre, vêtu comme un ogre de légende, et à travers une parole trucu-lente, archaïque, voire océanique – qui suffirait déjà à faire spectacle et musique –, Olivier Martin-Salvan nous entraîne aux côtés de Pantagruel et de Panurge dans de formidables aventures. Jusqu'à réchauffer, entre autres, ces insensées paroles gelées rêvées par Rabelais. La représentation aussi, bigrement, réchauffe ●



Dans *Pantagruel* Benjamin Lazar met en scène un seul – mais phénoménal – comédien : Olivier-Martin Salvan.